



LES

ROSARY

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

Convent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. V, No 6. Juin 1899

VIGNOBLES CANADIENS

Comté d'Essex, Ont.

ERNEST GIRARDOT & CIE, Propriétaires.

VIN DE MESSE approuvé par Son Eminence le Cardinal Taschereau, par Mgr Fabre et les autres évêques du Canada, employé dans presque tous les Evêchés de la puissance et aussi dans presque tous les collèges de la Province de Québec. VIN DE TABLE de 1re qualité.

Satisfaction garantie. Nous expédions directement de nos caves. Pour prix et autres informations s'adresser à Messrs. J. L. Montreuil. Lévis, ou à L. T. Trempe, Sorel, qui sont nos agents autorisés pour la Province de Québec.

ERNEST GIRARDOT & CIE.

SANDWICH, ONT.



E. LAMARCHE,

**Bijoutier-
Opticien,**

RUE CASCADES,

St-Hyacinthe.

Assortiment complet de Bijoux, Montres Horloges, Argenteries, etc.

Spécialité : Lunettes Or, Argent et Nikel.

REPARATIONS FAITES AVEC SOIN.

PHARMACIE OSTIGUY

195 RUE CASCADES

ST-HYACINTHE.

Téléphone No. 60.

— SPÉCIALITE —

Medicaments Français et Articles de Toilette.

L. A. GUERTIN

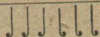
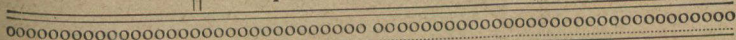
— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché,

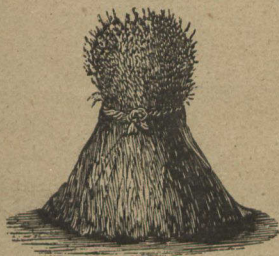
ST-HYACINTHE.

Telephone Bell 234.
Telephone Paré.
Telephone Drummondville.



Bernier & Cie.,

MARCHANDS DE



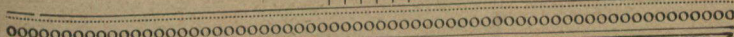
FARINES,
GRAINS,
GRAINS DE
SEMENCE.

.....En Gros et en Détail.....



Bureau et Entrepot: Station du G.T.R.

St-Hyacinthe, Que.

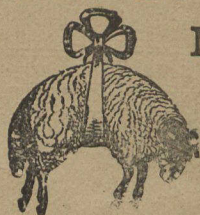


Grains achetés au plus
haut prix du marché.
Correspondance sollicitée.

M. O. DAVID & CIE,

Marchands-Tailleurs

84 et 86 rue St-Simon, St. Hyacinthe.



GRAND ASSORTIMENT DE

HARDES FAITES

Habillements Faits sur commande à court avis. Choix complet de Tweeds, Serges, Draps, etc. Chapeaux et Casquettes, Merceries, etc.

PAGNUELO FRERES,

EPICIERS (Gros et Détail)

141 et 143 Rue Cascades, St-Hyacinthe, Que.



Epicerie, Provisions, Vins et Liqueurs,
Verreries, Quincailleries, Fruits,
Confiseries, Cigares, etc.

Bissonnet & Brodeur
Marchands-Tailleurs

Assortiment complet de DRAPS,
SERGES, TWEEDS, etc. CHEMI-
SES, COLLETS, GANTS,
PARAPLUIES.

60 Rue St-François,
ST-HYACINTHE.

R. DUBORD,
LIBRAIRE.

Livres de Piété et autres, Images de
toutes sortes et Articles de Piété.
Tapisseries, Rideaux, etc.

Spécialité: Encadrement d'Images.

135 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

Téléphone 79.

B. P. Boîte 258.

ODILON ARCHAMBAULT.

PLOMBIER

Poseur d'Appareils de Chauffage à l'Eau Chaude et à la Vapeur,
APPAREILS A GAZ, Etc.,

273 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

Exécute toutes sortes d'ouvrages dans cette ligne, à des Prix Modérés.
Tout ouvrage fait par lui-même. Satisfaction garantie.



J. T. LETELLIER & CIE

(SUCC. DE J. A. LETELLIER)

HORLOGERS, BIJOUTIERS ET OPTICIENS

L'assortiment le plus riche et le plus complet de Montres, Horloges, Jons de Mariage, Articles de Fantaisie, Argenteries, etc.

Réparations faites avec soin.

No 193 Rue Cascades,  ST-HYACINTHE, P. Q.


TEL. 233.
P.O.E. 186.

Bois de Service, Bois de Sciage

BARDEAUX, CLAPBOARDS, LATTES, BOIS DE CHAUF-
PAGE, CROUTES, DELIGNURES POUR
BOULANGERS.



ISIDORE LAPORTE,
136 Rue Girouard

Près de la Garejet sur le terrain du Grand-Tronc. 

N. P. VIENS,

Marchand au Detail de

Fruits domestiques et importés

ÉPICERIE GÉNÉRALE, CONFISE-
RIE, LÉGUMES.

Coin des rues Cascades & Mondor

ST-HYACINTHE.

DESMARAIS, SENEGAL & CIE.,

Importateurs et Fabricants

d'Ornements d'Eglise,

Vases Sacrés, Chandeliers d'Autels,
Lampes de Sanctuaire, Banniè-
res, Drapeaux, Insignes, &c,

Chemins de Croix en relief, etc., etc.,

Agents pour la célèbre Huile
de 8 jours de Nice.

1663 rue Notre-Dame, MONTREAL.

LEONARD FRERES

MARCHANDS DE POISSON,

24 et 26 rue des Enfants Trouvés (Foundling)

PRÈS DE LA DOUANE,

MONTREAL, Que.

Toutes sortes de Poissons Frais, Salés et Fumés

—TOUJOURS EN MAINS.—

Boite Postale 639.

Telephone Bell 1207.

SOMMAIRE

GRAVURE : L'Enfant Jésus et Ste-Thérèse.....	174
L'Eucharistie et le Rosaire (R. P. C. V.)	151
Quelques réflexions sur l'art et la poésie (A. DE ST-RÉAL).....	166
La Vierge et la colombe (R. P. BEAUDET)	175
La question des noirs (R. P. GILL).....	178
Panorama de Jérusalem (R. P. VAN BECELAERE).....	183
Fêtes d'ordination (R. F. BRISSET)	188

NOUVELLES PRIMES

Moyennant la modique somme de 15 centins, nous enverrons à toutes les personnes qui nous en feront la demande, de nouvelles et plus magnifiques gravures du Rosaire, d'après les chefs-d'œuvres de la peinture. Ces gravures, qui ont été imprimées sur papier de luxe (*coated*), importé spécialement par l'établissement de la *Tribune*, forment une superbe collection artistique. Ces primes sont expédiées sous magnifique enveloppe cartonnée.

A VENDRE, au bureau du *Rosaire*, "Madame Sainte Anne"—par le R.-P. P.-V. Charland, des fr. prêch.
Prix : \$1.75.—Expédié franc-de-port.

LA TRIBUNE, St-Hyacinthe

Affiches, Cartes d'Affaires, Circulaires, En-têtes de Compte, En-têtes de Lettre, Pamphlets, Programmes, Enveloppes, &c.,

Impressions de luxe en or et en couleurs

Lettres Funéraires imprimées à une heure d'avis.

Tel. Bell 61
Tel. Pure.

A. DENIS, Prop.

La Cie d'Eau Minérale de St-Hyacinthe
Propriétaire du célèbre **PHILUDOR.**

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

L'Eucharistie et le Rosaire

L'Eucharistie est l'abrégé des merveilles que Dieu a opérées au milieu des générations et des siècles ; une extension incessante de l'incarnation ; l'effort suprême de Dieu pour s'unir aux hommes dans l'étroite intimité d'un amour qui a triomphé de la mort ; le sacrifice non sanglant qui continue et représente le sacrifice de la croix, le sacrement par excellence, le foyer de la grâce, le remède de nos maux et la consolation de nos douleurs, la nourriture surnaturelle des âmes.

Loin de nous la pensée d'élever le Rosaire à la même hauteur et de lui attribuer une efficacité qu'on puisse comparer à celle de l'Eucharistie : le Rosaire n'est pas un sacrement, tandis que l'Eucharistie est le vrai sacrifice et le plus auguste des sacrements de la loi nouvelle. Une infinie distance les sépare. Quel est donc notre dessein en les rapprochant ici et même en les unissant dans une même pensée générale ? Le voici. Dans les mystères qu'il offre à notre méditation, le Rosaire est lui-même une histoire abrégée de Jésus-Christ. A ce titre, il possède de lointaines analogies avec le sacrement de l'Autel : ces analogies, nous demandons la permission de les manifester.

I.

La joie spirituelle, ce sentiment qui dilate le cœur, rend supportable et même léger le fardeau des peines de la vie, nous vient de Dieu par Jésus-Christ. Les païens l'ignoraient parce que leurs âmes ne s'ouvraient pas, comme les nôtres, pour recevoir les promesses et les bienfaits du Christianisme ; les juifs eux-mêmes ne la trouvaient pas, pleine et sans mélange, dans la loi de crainte promulguée

au milieu des formidables tonnerres du Sinai. Pour la raison des païens, Dieu était trop haut, et ne laissait voir à leurs regards que sa majesté lointaine ; pour les juifs il était plus souverain que père, son nom était "le Seigneur," nom de puissance et d'autorité. Mais le Très-Haut s'est rendu accessible en Jésus-Christ. Nous le trouvons même au-dessous de nous : pour le voir à la crèche, couché sur un peu de paille, à Nazareth entouré de pauvreté, modeste ouvrier dont la main tient l'instrument de travail et non pas un sceptre, dont le front est couvert de sueur et non pas d'un diadème, l'homme doit abaisser ses regards. La divinité s'est voilée, elle a revêtu la forme d'un enfant, de cet être à la fois humble et charmant, dont la présence n'effraie jamais et dont le sourire innocent attire toujours. La vue d'un enfant apaise l'âme et réjouit le cœur.

Les mystères joyeux du Rosaire nous montrent Marie vivant dans l'intimité de l'enfant Jésus. La pauvreté et le travail forment son partage, elle est étrangère aux plaisirs du monde : mais à qui possède les joies du ciel, que seraient les plaisirs de la terre ? Une distraction, un obstacle au bonheur. Non, jamais le monde n'a senti de bonheur aussi profond, aussi doux que celui qui inondait le cœur de Marie dans la maison de Nazareth ; jamais plus grandes vertus et plus célestes richesses ne furent le lien de deux vies plus pures et plus saintes.

Cette joie dont le Rosaire raconte l'histoire, l'Eucharistie nous l'offre aussi en nous présentant Jésus-Christ caché sous des voiles modestes, accessible à toutes les âmes et les appelant à jouir de son intimité. C'est dans ce sacrement que je vois, selon l'admirable expression de Bossuet, la majesté de Dieu comme "raccourcie." A la crèche, à Nazareth, la divinité du fils de Dieu était voilée sous les charmes innocents de l'enfant ; ici elle l'est ainsi que son humanité sous les apparences du pain consacré.

Jésus se rendant ainsi plus accessible devient l'aliment des fidèles. Puisque tous les hommes se nourrissent du pain de la terre, il veut nourrir les chrétiens de son corps sacré et leur apporter à tous les joies d'une intimité incomparable.

O res mirabilis ! manducat Dominum pauper, servus et humilis !

Par la vertu de cette intimité il répond à tous les be-

soins, à tous les cris de l'âme chrétienne. Lorsque notre esprit est assombri par des ténèbres, au milieu de nos doutes et de nos idées confuses, nous disons à Jésus dans l'Eucharistie : " O Jésus, éclairez-moi." Jésus répond : " Mes paroles sont lumière, esprit et vie : celui qui marche à leurs clartés n'a pas à redouter les ténèbres. Ecoute-moi et je t'enseignerai toute vérité." Il guérit nos découragements et nos faiblesses, il adoucit les amertumes de la vie. Quand l'âme chrétienne, sentant le vide qui la dévore et que le monde ne comble pas, s'écrie avec élan : " O Jésus aimez-moi ! " Il répond : " Oui, je t'aime d'un amour infini, je serai toujours avec toi, mes délices seront d'habiter dans ton cœur ; jamais je ne t'abandonnerai ! " Bonheur céleste dont l'Eucharistie est la source, vous remplissez la vie d'un chrétien ; un seul jour plein de votre joie, vaut mieux qu'un siècle rempli par les tumultes et par les vanités du monde !

II.

Les mystères douloureux du Rosaire nous font suivre les traces sanglantes de Jésus-Christ depuis le jardin des Olives jusqu'au sommet du Calvaire : ils nous font assister à son agonie, aux scènes de cruauté où nous le voyons insulté, flagellé, couronné d'épines. Jusqu'alors il était seul : ses disciples l'avaient abandonné : sa sainte mère n'était pas encore présente à son supplice. Mais, en le rencontrant sur le chemin du Calvaire, Marie s'associe à toutes ses douleurs. La trace en était visible : sa face adorable est souillée de sang et d'opprobre, son front percé par les épines, son corps couvert de blessures qui saignent. Elle monte avec lui jusqu'au Calvaire et se tient au pied de la croix ! Quel contraste affreux ! Naguère, Marie contemplait le front radieux de son fils brillant de l'éclat de la majesté divine, et ce front est maintenant percé par les épines, couvert de sang !

Elle admirait l'éclat sublime de ses yeux dont le regard pénétrait jusqu'au fond des cœurs, qui, devant elle, exprimaient les sentiments d'une ineffable douceur ; elle les voit remplis de larmes, s'éteignant dans l'agonie. Sa bouche, dont le sourire était si suave, est livide et tremblante ; ses mains, si puissantes et si bienfaisantes, sont percées de clous ; son cœur, ce foyer de l'amour de Dieu

pour les hommes, son cœur de fils dont l'amour inondait Marie de célestes délices, est ouvert par une large blessure !

Marie supporta sans défaillir le poids de ces tortures ; pour nous sauver elle a voulu mêler ses larmes au sang de Jésus-Christ.

Ce même sacrifice nous est rappelé par l'Eucharistie. Les scènes de l'autel sont commémoratives des scènes du Calvaire, la victime est la même, le sacrifice principal est le même ; car sur l'autel comme sur la croix, c'est Jésus-Christ qui s'immole et s'offre à Dieu par le ministère du prêtre.

Le mystère de la Rédemption s'y continue pour l'expiation journalière des péchés de l'homme. Tous les jours, dit Bossuet, tous les jours le Vendredi Saint se reproduit sur les autels de l'Eglise catholique.

Sur la croix, Jésus-Christ avait associé sa mère aux angoisses de son supplice, sur l'autel il y associe les âmes des vrais chrétiens. C'est au pied de l'Eucharistie qu'on les trouve unis aux douleurs de Jésus-Christ ; plus heureux de souffrir avec Lui que de s'enivrer des joies coupables du monde.

Pour la gloire de Dieu et pour celle de l'homme, ils ne sont pas aussi rares qu'on le pense. Si le monde les ignore, Jésus-Christ les connaît. Il les voit à genoux aux pieds de l'autel où il s'immole, avides de s'immoler avec Lui, de mêler aussi leurs larmes à son sang et de coopérer par leur généreux amour au salut de ceux qui oublient et de ceux qui prévariquent.

III.

Après les abaissements, les luttes et la mort, devait venir le triomphe. Qu'est-ce que le triomphe ? C'est le couronnement de l'héroïsme d'une grande vie : c'est l'éclatante lumière qui jette sa splendeur sur les actions d'un homme ; c'est l'ovation qui réunit tous ses actes dans un groupe brillant et les offre à l'admiration de l'histoire. Jésus-Christ a triomphé : les mystères glorieux du Rosaire chantent sa gloire. Ils nous disent sa résurrection d'entre les morts, lorsqu'il brisa les portes des enfers et délivra les âmes des patriarches d'Israël que la nuit retenait cap-

tives, lorsqu'il brisa la porte du tombeau et ravit son corps aux chaînes inexorables de la mort. Ils nous disent son ascension au ciel, lorsqu'entouré de ses disciples, escorté par les âmes de ces patriarches, saisissant d'une main le passé et de l'autre l'avenir, il s'éleva par sa seule vertu, faisant monter, avec lui ou après lui, l'humanité régénérée par son sang.

Marie, associée au sacrifice du Calvaire, devait être associée au triomphe de son fils. Vainement la mort voulut-elle retenir une proie qui ne méritait pas ses atteintes ; après quelques instants de captivité, Marie lui échappa comme Jésus-Christ. Portée par les anges jusqu'au seuil de la Jérusalèm céleste, elle y fut accueillie par son fils bien-aimé : appuyée sur lui, *innixa super dilectum*, elle monta au-dessus des chœurs angéliques et des phalanges des saints ; elle s'élève jusqu'au sommet des cieux et va recevoir de la main du Tout-Puissant le diadème réservé à la reine de la terre et des cieux, des hommes et des anges.

C'est par ce triomphe de Marie que se terminent les mystères du Rosaire.

L'Eucharistie, comme sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, laissée à l'Eglise durant son passage sur la terre, devait avoir son triomphe sur la terre. Ce triomphe, nous le voyons dans la Fête-Dieu. La nature est parée comme une cité qui reçoit un roi ; les fleurs étincellent, les voix les plus gracieuses chantent dans le feuillage, la brise murmure dans les gazons : la terre est couverte d'une parure de reine : le ciel est plus brillant, l'air est doux, le firmament s'illumine de ses plus riannes aurores.

Un hymne universel est chanté à Dieu par le réveil des êtres inanimés ; l'homme s'y associe, lui donne son expression plus haute et plus précise, l'Eglise consacre cet hymne à la gloire de l'Eucharistie.

C'est au milieu des splendeurs de la nature et du firmament que l'Eucharistie apparaît au milieu des hommes ; des fanfares joyeuses, des chants pieux la saluent, de brillants cortèges l'entourent et les foules émues se jettent à genoux pour bénir et prier le Dieu qui y est présent. Jésus-Christ triomphant sorti du tabernacle, apparaît radieux au milieu d'un soleil d'or, et les rayons de sa grâce illuminent les âmes et réchauffent les cœurs.

C'est une fête populaire, un triomphe bienfaisant, cher

aux chrétiens qui ne cherchent d'autre gloire que la gloire de Jésus-Christ, d'autre bonheur que celui d'offrir à son regard une vie pure et un amour filial, un triomphe aussi fécond en espérances que riche en pompe et rempli d'émotions pieuses ; car, c'est en nous associant par notre cœur et par nos vertus à ces ovations glorieuses pour l'Eucharistie que nous mériterons d'être associés à l'éternel triomphe qui entoure Jésus-Christ dans le ciel.

FR. C. V.

des fr. prêch.

Quelques réflexions sur l'art et la poésie

Des amis nous ont demandé de reproduire le travail suivant, qui a paru sous forme d'articles, voici juste un quart de siècle, dans un journal du pays, aujourd'hui disparu, presque oublié. Nous nous rendons d'autant plus volontiers à ce désir que nous avons déjà songé nous-même à remettre cette importante étude devant le public canadien-français. Il nous semble qu'il se fait parmi nous un réveil littéraire. Dans les grands centres, des conférenciers, quelques-uns venus d'outre-mer, attirent autour de leur chaire l'élite de notre population et cultivent dans notre meilleure société le goût des choses de l'esprit. Toutefois, si quelques-uns de ces critiques, qu'ils viennent de l'étranger ou qu'ils soient des nôtres, émettent de justes appréciations, répandent de saines idées en matière de littérature,—et l'on sait que la littérature touche par bien des côtés à la loi morale,—d'autres, comme on l'a vu dernièrement, font tout le contraire et voudraient nous faire admirer des œuvres qui sont loin de réaliser l'idéal du beau et du vrai. Il importe donc d'entrer dans le mouvement intellectuel qui se fait, soit pour seconder les uns dans leur bonne éducation de l'esprit et du cœur, soit pour réagir contre l'influence délétère que les autres peuvent exercer. Nous le faisons en publiant ces "*Réflexions*" qui nous appartiennent d'ailleurs, et dont l'opportunité est le moindre mérite. Ce travail d'un critique canadien recevra, nous n'en doutons pas, de la jeune génération, le bienvenu accueil que lui avaient fait, il y a vingt-cinq ans, ceux qui nous en demandent aujourd'hui la réimpression. Les idées qui y sont émises, éternelles comme la vérité, ne sauraient vieillir.

LA DIRECTION.

" La loi de l'Art c'est la loi de la Vie."

E. HELLO.

St-Augustin, dans le plus célèbre de ses ouvrages, parle de deux cités bâties par deux amours. *Fecerunt itaque duas civitates amores duo : terrenam scilicet, amor sui usque ad contemptum Dei ; cœlestem vero amor Dei usque ad contemptum sui.*

Il me semble qu'on pourrait donner à l'histoire des

lettres humaines le titre que St-Augustin donne à son chef-d'œuvre : *La Cité de Dieu*. Car faire l'histoire de l'Art, c'est comparer ensemble les monuments célèbres du génie de l'homme. Or, le vrai point de comparaison entre les œuvres de l'Art comme entre les hommes se trouve en Dieu, centre unique et commun de l'Art et de la Vie. Étudier les lettres, ou toute autre manifestation de l'Art, c'est visiter deux mondes bâtis par deux amours : L'amour de Dieu jusqu'à la transfiguration, par l'idéal, des choses créées ; et l'amour des choses créées jusqu'au mépris de Dieu et au culte de la nature.

* **

C'est une erreur de croire que la poésie soit neutre dans cette grande lutte de la pensée contre les sens, qui fait le fond de la vie de tous les hommes. Qui l'emportera de ces deux puissances éternellement ennemies dans une guerre qui ne finira qu'avec les hommes ? C'est la question capitale, ou plutôt l'unique question de tous les temps et de tous les lieux. Aucune des pensées, aucune des paroles, aucun des soupirs de l'homme n'a le droit ou le pouvoir de s'isoler de la lutte. La poésie qui est la fleur du génie de l'homme, son aspiration la plus ardente, son épanchement le plus naturel, son soupir le plus profond et le plus intime, la poésie doit donc porter dans son cœur, plus profondément que toutes les œuvres humaines, cet amour bon ou mauvais que tout homme nourrit en lui-même et qui en fait un honnête homme ou un scélérat.

* **

La poésie n'est en effet que le langage du génie. C'est la parole revêtue des splendeurs de l'harmonie. Or, la parole est faite à l'image de celui qui la prononce, comme l'homme, qui est la parole vivante de Dieu dans le monde sensible, est fait à l'image de Dieu ; comme le Verbe, la parole que Dieu se dit à lui-même dans le monde éternel, est l'image parfaite et substantielle du Père. La parole porte l'homme dans l'idée qui l'anime, comme nous portons Dieu dans notre âme. La parole ne se conçoit pas sans l'idée, comme un corps humain ne se conçoit pas sans l'âme qui l'anime. Sans l'âme le corps ne peut avoir que la beauté d'un cadavre : sans l'idée la parole n'est qu'un son inintelligible que le vent disperse. La parole

est donc vivante, comme l'homme, d'une vie personnelle à la fois sensible et au-dessus des sens. Elle porte dans son âme ce que l'homme porte dans la sienne, l'amour de Dieu ou l'amour du mal.

Toute âme est bonne ou mauvaise : toute idée est vraie ou fausse. L'âme ne peut être belle sans la vertu : une idée n'est belle que par la vérité. Une âme est bonne par cela seul qu'elle a la vertu : l'idée sera bonne par cela seulement qu'elle sera vraie.

Il suit de là que le premier mérite d'un ouvrage quelconque sera la vérité ; qu'on doit le juger non par les qualités sensibles qui sont inférieures, mais par les idées qui en sont l'âme, comme on apprécie dans un homme les qualités de l'âme plutôt que celles du corps ; enfin que l'on ne doit pas étudier la parole indépendamment de la pensée, comme on n'étudie pas un homme vivant dans un cadavre.

Dans l'étude des lettres, la première question qui se présente est celle-ci : La poésie, ou si l'on veut, la création du génie a-t-elle un but et des lois ? Et si elle en a quels sont-ils ?—C'est à quoi nous allons tâcher de répondre.

S'il est vrai que l'homme ait sa fin vers laquelle tendent tous ses actes et toutes ses pensées ; si son âme s'entr'ouvre au rayon du bonheur suprême pour aspirer la vérité et l'amour, comme cette fleur qui sur sa tige suit le soleil, de l'aurore au crépuscule, pour s'abreuver de lumière et de chaleur ; le génie qui n'est que l'âme humaine avec ses facultés élevées au sublime, et la poésie, le plus délicieux épanouissement du génie, n'aspireront-ils pas à Dieu ? Il n'en peut être autrement. L'acte n'a pas d'autre fin que la cause qui l'a produit. La création du génie doit donc avoir Dieu pour fin comme le génie lui-même.

C'est la plus grande gloire de notre nature que nous retrouvions Dieu sur les sommets de la pensée comme sur ceux de la vie. Mais c'est notre plus douloureuse imperfection que nous ne puissions le voir ici-bas qu'à travers les voiles mystérieux de la pensée ou dans les créatures qui ne le montrent qu'en le voilant. Nous ne regardons pas en face le soleil couronné des splendeurs du midi ; nous contemplons sa lumière dans la beauté de toutes les

créatures qui nous environnent, ou, la nuit, dans la lune qui réfléchit ses clartés. Ainsi de Dieu, soleil de la vie et de la pensée. Nous le contemplons dans les créatures sensibles qui sont l'image de sa beauté, en nos âmes qui ont sa ressemblance, ou encore dans les régions abstraites de la pensée, au-dessus de la nature sensible et de nous-mêmes. Nous ne voyons pas l'éclat de sa face ; mais, comme Moïse sur le Sinaï, nous le voyons par derrière, lorsqu'il est passé. Nous le reconnaissons aux trois rayons qui se réfléchissent en nous et sur toutes les créatures : le Vrai, le Beau et le Bon.

Tel est l'idéal que contemple le génie, soit dans les régions pures et sereines de l'incréé, soit dans les figures et les ombres que le monde créé lui présente de toutes parts. Car n'allons pas croire que la nature n'a d'autres beautés que celles qui frappent les sens. Les païens l'ont ainsi vue, mais sans la comprendre. Et c'est le secret de leur réprobation qu'ayant vu les œuvres de Dieu et ouï leur parole, ils n'ont pas voulu écouter leur témoignage. *Quod notum est Dei, manifestum est in illis ; Deus enim illis manifestavit. Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta, conspiciuntur ; sempiterna quoque ejus virtus et divinitas : ita ut sint inexcusabiles.* St-Paul, Rom. I. 19 et 20.

La nature est donc la parole de Dieu aux sens de l'homme, et chaque être qui l'anime, un symbole qui cache l'idée de Dieu sous une forme sensible. Ce n'est donc que l'expression sensible du vrai, du beau et du bon.

Sans doute chaque être est beau d'une beauté qui lui est propre et sans laquelle il ne pourrait être conçu ; mais qu'il l'est bien davantage, si à part le rayonnement de sa propre beauté, il laisse voir, à travers un voile symbolique, un rayon de la beauté de Dieu. C'est donc la beauté de la nature qu'elle ne soit que le reflet du monde spirituel ; c'est la gloire de tous les êtres qu'ils nous entretiennent de Dieu. Ainsi les cieux racontent la gloire de l'Eternel, l'Océan sa majesté, le soleil sa splendeur, les montagnes sa sublimité, les abîmes sa sagesse, le cèdre sa noblesse, l'agneau sa douceur, le lion sa force, le pélican son amour, la tourterelle sa fidélité et le brin d'herbe sa bonté. C'est ce langage muet de la nature qui en fait toute la poésie : en ôter le symbolisme ce serait en ôter la vie.

L'idéal se trouve dans la nature. C'est là que le génie doit le chercher d'abord. Car l'idéal ne s'entrevoit que dans la contemplation, et la contemplation ne se rend jamais à l'invisible et à l'immatériel qu'en posant son pied sur le monde sensible. D'où je conclus que le symbolisme est un puissant auxiliaire de la contemplation, puisqu'il n'est autre chose que l'expression des relations entre le monde matériel et le monde spirituel.

La théorie est conforme aux faits. Les peuples les plus contemplatifs sont aussi ceux qui comprennent le mieux le symbolisme.

L'Orient est la terre de la contemplation. C'est un fait que personne n'est tenté de nier. Ce que les savants de l'Occident ont mis des siècles à découvrir et à démontrer dans de profonds et obscurs raisonnements, quelquefois les peuples de l'Orient le savaient longtemps avant les premiers vagissements de la science et les premiers bégaiements de la philosophie. L'Occident ignorait encore le nom de l'astronomie, et déjà dans les plaines de la Chaldée, sous le beau ciel de l'Orient, au milieu de la splendeur des nuits d'été, les pâtres nommaient par leurs noms tous les astres et réglaient sur eux leur mouvement. Pour les peuples de l'Orient, la science ne semble qu'un souvenir : tant la contemplation leur est naturelle et facile.

C'est peu de ce génie sublime : le ciel leur en a donné un autre non moins précieux, le génie du symbolisme. L'Orient est la terre du symbole comme de la spéculation. Là, rien dans la création n'est étranger à l'homme ou à Dieu ; mais toutes les créatures ont leur langage que tous comprennent sans effort. Là, le symbolisme n'est pas la langue d'un petit nombre de savants : c'est la langue naturelle du peuple. C'est là le charme et la richesse de la poésie Orientale, ce qui fait couler dans ses veines une impérissable vie, et lui permet d'exprimer le plus naturellement les pensées et les sentiments de tous les hommes et de tous les siècles. La poésie symbolique est la plus populaire et la plus sublime, parce qu'elle exprime le mieux dans un langage accessible à tous toutes les relations de la nature avec l'homme et avec Dieu.

C'est la plus sublime des poésies. C'est celle que l'Esprit-Saint a choisie pour annoncer aux hommes les oracles du ciel. C'est la plus naturelle, parce qu'elle est fondée sur

cette merveilleuse loi de l'unité qui fait du monde matériel le vêtement du monde spirituel. C'est la plus naturelle parce que l'âme n'est pas faite pour contempler seule ici-bas sans aucun voile, le vrai, le beau et le bon. Elle ne voit ce triple rayon de Dieu qu'à travers le voile des sens. Ne semble-t-il pas que Dieu a dû donner aux objets sensibles quelque chose de cet idéal que l'âme cherche sans cesse et qu'elle rencontrera d'autant plus facilement que les sens le lui auront montré avec plus d'enivrement ?

Voilà des idées qui paraissent étranges. Le symbolisme est si inconnu dans nos mœurs et nos littératures modernes, que nous le regardons comme le langage naïf des peuples enfants. C'est cependant à ce langage qu'il nous faut retourner si nous voulons produire de véritables chefs-d'œuvre, des œuvres vivantes qui ne fassent que s'épanouir davantage au soleil des siècles.

Tous les siècles n'ont pas les mêmes passions dominantes, et les intérêts des hommes varient avec les temps ; mais ces relations de l'homme avec la nature et avec Dieu ne changent pas. C'est ainsi que s'explique la fortune prodigieuse en leur temps d'un grand nombre d'ouvrages qui ne troublent pas le recueillement de la postérité. Certes, les œuvres de Corneille et de Racine ne sont pas des œuvres médiocres, mais des conceptions élevées, fruits d'une observation profonde et d'un génie souvent sublime. Cependant, qui pourrait soutenir que la plupart de ces beaux ouvrages passionnent autant les esprits d'aujourd'hui que ceux de leur temps ou même ceux du siècle dernier ? Au contraire, la vieille œuvre de Dante évoquée devant la postérité est saluée d'applaudissements plus enthousiastes qu'on n'en donna jamais aux deux grands poètes plus jeunes de trois siècles que le poète théologien de Florence. La *Gerusalemme* elle-même et l'*Orlando furioso* sont loin d'avoir conquis dans l'admiration de la postérité et de leur nation elle-même une place à côté de la *Divina Commedia*. Pourtant la langue du Tasse et de l'Arioste est moins vieille que celle de Dante. Quel est donc le principe de cette vie étonnante que le temps, loin de flétrir, semble faire épanouir davantage en lui donnant la majesté d'une vieille jeune encore et radieuse sous ses cheveux blancs ? Quelle est la cause de cette supériorité incontestable de la *Divine Comédie* sur toutes les œuvres de la littérature mo-

derne ? C'est qu'elle exprime, dans cette langue symbolique qui est de tous les âges, les relations invariables de l'homme avec le monde naturel et le monde surnaturel ; c'est qu'elle exprime des vérités invariables dans un langage qui ne vieillit pas plus que la nature, tandis que les autres poètes se sont bornés à chanter des passions susceptibles de plus ou de moins dans une langue que le temps effeuille chaque jour.

Le dirai-je ? Quel que soit mon respect pour les admirations traditionnelles des critiques, Dante me paraît à ce point de vue plus grand que les princes de la poésie antique, plus grand qu'Homère lui-même. Car le chantre de l'Iliade et de l'Odyssée n'a voulu peindre que les festins, les combats et les passions, l'homme aux prises avec lui-même et avec ses semblables ; jamais il n'a exprimé dans ses peintures le tourment des choses éternelles. Pour lui, tout l'homme est ici-bas dans cette vie misérable où la vertu n'est pas à l'abri des persécutions des Dieux ; et les plus beaux paysages de la nature ne sont qu'un théâtre où ses héros étalent dans un naïf orgueil toutes leurs qualités corporelles et toute leur adresse. Dante au contraire a placé dans le monde surnaturel l'homme encore vivant de la vie terrestre et il l'a peint tout entier dans le temps et dans l'éternité. Il a montré l'intime union du monde naturel avec le monde surnaturel, ce que la poésie antique a presque toujours oublié. C'est là la sublime originalité de la *Divine Comédie* et le point par où Dante surpasse toute poésie profane. Car nous croyons avec Ozanam que " la *Divine Comédie* surpasse l'*Iliade* de toute la hauteur " du christianisme sur le paganisme."

Mais aussi le poète de Florence avait échauffé son génie aux feux de la poésie Orientale. C'est la Bible qui lui a prêté ses plus nobles inspirations. Non seulement donc c'est l'Orient qui a produit les plus belles fleurs de la poésie symbolique, mais il a inspiré la seule grande poésie symbolique qui ait germé sur le sol de l'Occident.

Pourquoi donc le symbolisme est-il plus familier à l'Orient ? La raison n'en est pas, comme le croyait Fénélon, que certains climats ont le don de produire certains génies comme certains fruits ; ni, comme le dirait M. Taine, que les peuples de l'Asie sont plus voluptueux que ceux de l'Occident. Mais le monde terrestre n'étant que le langa-

ge de Dieu, le reflet du monde spirituel, il est probable que la nature y étant plus parfaite et plus belle, les symboles sont plus parfaits et plus frappants.

Ce qui explique ces différences marquées dans les œuvres littéraires, ce n'est ni le climat, ni la distance, ni le temps, ni même les mœurs. Car si deux hommes ont contemplé le même idéal, dans le même objet, quelle que soit la diversité des temps et des lieux, leurs ouvrages se ressembleront nécessairement. Ainsi la fleur en changeant de climat ne change pas de nature, parce qu'elle vit toujours de la même assimilation.

Les littérateurs de l'Occident ont contemplé leur idéal dans l'homme. Et certes il ne faut pas le leur reprocher, puisqu'il doit s'y trouver plus parfait encore que dans l'ordre de la nature. L'homme est en effet l'image de Dieu, la pensée vivante de Dieu, chargée d'expliquer au monde sa vérité, sa beauté et sa bonté. Mais, pour avoir l'homme complet, il ne faut le séparer ni du monde spirituel auquel il tient par son âme, ni du monde matériel auquel il tient par son corps. Or, telle a été l'erreur des poètes de l'Occident. Ils ont peint l'homme vivant, mais isolé dans le monde, n'ayant à ses côtés que des hommes semblables à lui. Ils ne sont pas sortis de l'homme : c'est pourquoi ils ne sont jamais divins.

Toutefois, ils ont suffisamment entrevu le vrai, le beau et le bon pour être quelquefois sublimes et mériter alors l'admiration de la postérité. Ils ont fait réellement des œuvres d'art. Ils ont exprimé l'idéal dans des formes sensibles. Ils ont fait des ouvrages vivants de leur souffle, respirant la même vie que le génie lui-même. C'est autant qu'il faut pour être immortel ; car l'art ne meurt pas.

A. DE ST RÉAL.





L'ENFANT JÉSUS ET STE-THÉRÈSE.

La Vierge et la Colombe

Les Livres Saints et la liturgie comparent la Vierge Marie à la colombe.

Voyons, d'après de graves et charmants auteurs, les analogies très réelles sur lesquelles repose cette gracieuse appellation.

Après le déluge, une colombe, envolée de l'arche, revint à Noé, vers le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier dont les feuilles étaient toutes vertes. Le Juste comprit, à ce signe, que le châtement divin avait cessé, que le ciel allait se réconcilier avec la terre.

C'est ainsi qu'au soir du monde antique la Vierge Marie présenta aux hommes, en signe de réconciliation et comme gage de la miséricorde infinie, l'Auteur même de la paix, Jésus, Verbe divin fait chair pour notre salut. C'était le terme de l'épreuve. Les longues attentes étaient finies. Après avoir passé par les grandes eaux de la tribulation, l'humanité voyait enfin se réaliser les promesses primitives. Le règne de l'amour s'ouvrait.

La colombe—j'entends la colombe sauvage—habite, non pas dans la terre, non pas dans la cime des grands arbres, mais dans le creux des rochers. Et le prophète Jérémie disait aux habitants de Moab : “ Abandonnez les villes et soyez comme les colombes qui font leur nid sur le flanc des cavernes.”

Le Christ, pierre angulaire, rocher dans lequel nous avons été taillés, *attendite ad petram undè excisi estis*, était l'unique refuge de la Vierge Marie ; Il était l'unique objet de ses pensées et de ses affections. Elle habitait, d'esprit et de cœur, dans son côté ouvert, dans ses plaies d'où avait coulé la vie.

La tradition nous dit qu'après la résurrection de son Fils, Marie alla plusieurs fois visiter la grotte de Bethléem où elle Lui avait donné le jour, le calvaire baigné de son sang. Et saint Jérôme nous rapporte que le sépulcre, creusé dans le roc, où des mains pieuses avaient déposé Jésus, servit pour ainsi dire de demeure à sa mère. Elle évoquait, là, l'ombre et le souvenir de Celui qui n'était

plus ; elle y ensevelissait sa douleur. De revoir ce tombeau où Jésus avait dormi son dernier sommeil, cela lui donnait presque l'illusion de sa présence encore. Ces pierres consacrées par l'attouchement divin, elle leur trouvait un parfum pieux, elle les baisait avec amour. Du haut de sa gloire, son Bien-Aimé, qu'elle pleurait, devait lui murmurer à l'âme sans bruit de parole ces mots du Cantique : O ma colombe, qui te tiens dans les fentes des rochers, qui te caches dans les parois escarpées. *Columba mea in foraminibus petrae, in cavernâ maceriae.*

* *

La colombe fait sa pâture des grains les plus exquis, se nourrit au plus pur froment.

Et de même la Vierge ne s'entretenait l'esprit que de choses divines. Sa nourriture, à elle aussi, était de faire la volonté du Père qui est dans les cieux. Et parce que ses pensées étaient les pensées de Dieu, et parce que sa volonté était intimement unie à la volonté éternelle, elle jouissait de cette paix inaltérable que ne peuvent goûter les âmes éprises des réalités visibles, qui oublient pratiquement que la Providence infinie mène tout.

Tandis que chez nous la contemplation n'est qu'un accident, qu'un acte isolé dans notre vie, répété de loin en loin et toujours avec effort, c'était au contraire son habituelle occupation. Son activité extérieure n'étant pas, comme trop souvent la nôtre, inquiète et fébrile, ne savait l'interrompre.

Et puis, après l'institution de l'Eucharistie, combien souvent la Vierge devait s'approcher de la Table Sainte pour manger le pain des anges, pour se nourrir du froment des élus !

* *

La colombe ne chante pas, elle gémit, et sa plainte a une tristesse douce qui excite la pitié.

Dès le jour de l'Annonciation, la Vierge Marie eut la secrète intuition du prix dont elle allait payer l'honneur de devenir Mère du Verbe et co-rédemptrice du genre humain. Comme dit le poète, son regard dès lors "entrevoyait la crèche et rêvait au calvaire, reflétait à la fois la croix et le berceau." Aussi, dans le silence de sa demeure, se prenait-elle à soupirer, à force d'angoisse. La prophétie de Siméon : Et toi,

ô femme, ô mère, un glaive te transpercera l'âme, vint confirmer son pressentiment, préciser sa souffrance. Et l'on sait que l'annonce s'est accomplie à la lettre.—Quelles plaintes, quels gémissements ne dut-elle pas pousser, la douce Vierge, en assistant à la passion de son fils, impuissante à rien faire pour le secourir, en voyant se réaliser en sa personne les prophéties de douleurs ! De quels sanglots n'a-t-elle pas été secouée quand elle l'a vu expirer sur la croix !

* ** *

La colombe vole toujours en troupe, en bande, et en ceci encore elle est la figure de la Vierge.

Marie exerçait en effet autour d'elle une irrésistible influence pour le bien. Ses paroles, ses exemples, entraînaient les âmes dans les voies idéales de la vertu. Sans être importune, elle savait les pousser vers Dieu. Comme inconsciemment, par le seul effet de son attitude, par le seul rejaillissement sur sa physionomie, de sa merveilleuse beauté morale, elle opérait des conversions, elle affermissait les timides. Oui, beaucoup d'âmes la suivaient, lui faisaient cortège sur la route qui mène à Dieu.

Et puis, son intense vie intérieure ne la tenait-elle pas toujours en compagnie des anges ? Et n'est-ce pas entourée des esprits célestes, portée sur leurs ailes, qu'elle s'éleva dans l'azur ?

* ** *

Enfin, la colombe est le type de la simplicité. Notre Seigneur, recommandant cette vertu à ses disciples, leur disait : Soyez simples comme des colombes.

La vertu de simplicité a brillé d'un éclat très vif en Marie. Être simple, c'est être vrai, n'avoir pas de doubles intentions, c'est être tel intérieurement qu'on paraît au dehors, harmoniser sa vie de façon que les paroles, les actions soient l'expression, le reflet de l'être intérieur. Or, il n'y avait pas l'ombre d'une affectation dans la Vierge Mère. Telle elle était avec tous, telle elle était dans son âme et conscience et avec Dieu. Quelle absence de recherche dans sa mise ! Quel naturel dans sa physionomie ! Comme elle se souciait peu de l'effet ! Simple était son regard, et c'est pourquoi tout son corps était lumineux. Marie servait Dieu dans la simplicité d'un cœur pur. La gloire de son Maître

la préoccupait uniquement. Jamais aucun sentiment terrestre ne vint se mêler à ses aspirations mystiques, pour en briser l'unité, l'harmonie divine.

Demandons à Marie de nous obtenir du bon Dieu toutes les vertus que la colombe symbolise. Formulons le vœu du psalmiste : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ et volabo et requiescam ?* Qui me donnera les ailes de la colombe afin que je puisse m'envoler et trouver, comme Marie, mon refuge et mon repos dans le sein de Dieu ?

FR. A. H. BEAUDET,
des Fr. Prêch.

La question des Noirs

L'antipathie qui règne dans le Sud des Etats-Unis à l'égard des nègres, semble, sinon grandir, ce qui ne serait pas chose facile, du moins se manifester de plus en plus. La Géorgie, en particulier, nous a donné récemment un triste exemple de la haine qui existe entre les blancs et les noirs de cet état.

Lors même que les nègres, à raison de leurs vices et de leur dégradation, ne mériteraient ni estime ni respect, les actes de barbarie dont ils sont les malheureuses victimes, ne sauraient être pleinement justifiables.

La question de la différence des races, aux Etats-Unis, est un problème qui pourrait bien embarrasser encore une fois, et très sérieusement, le gouvernement de Washington. Il a été assez facile de régler la question des sauvages, en les faisant disparaître peu à peu, de sorte que dans quelques années leur existence ne sera plus qu'un fait historique. Des lois sur l'immigration ont pu contrôler l'invasion pacifique des chinois, et régler l'entrée et l'établissement des autres étrangers dans la grande république.

Mais que faire de ces noirs importés autrefois comme un objet de commerce, et maintenant transformés en citoyens, jouissant aujourd'hui des mêmes droits et des mêmes privilèges que leurs maîtres d'hier ? Vendeurs et acquéreurs se trouvent avec leur marchandise sur un même pied d'égalité.

L'émancipation devait opérer des merveilles. Le nègre allait devenir, de vil esclave, un citoyen honorable et utile au pays. L'esclavage l'avait dégradé ; la liberté, en lui rendant sa dignité d'homme, en ferait un être supérieur. A l'avenir, il pourrait prétendre à toutes les charges et à tous les honneurs de la patrie. La loi de l'émancipation le rendrait capable d'en supporter le lourd fardeau !

Malheureusement, ce beau rêve, qui devait se réaliser en un jour, a fait place à un affreux cauchemar qui dure déjà depuis plus d'un quart de siècle. Loin de considérer le nègre comme un citoyen utile et honorable, les Sudistes le regardent comme " un *animal* incommode et embarrassant ", et souvent même comme nuisible et dangereux pour la société. Les habitants du nord expliquent l'état de dégradation dans lequel vivent encore les nègres libres, par l'atavisme, par une longue suite d'années d'esclavage. Mais alors que répondraient-ils à ceux qui prétendent prouver, par des faits quotidiens, que le nègre libre est, en général, plus vicieux et plus dégradé que le nègre esclave ? Pour le noir, la liberté serait-elle un malheur et l'esclavage un bienfait ?

L'explication de ce fait étrange ne se trouve ni dans l'une ni dans l'autre de ces alternatives.

A quelle cause faut-il donc attribuer l'infériorité réelle de la race noire, vivant au sein d'un peuple civilisé ? Pourquoi ne jouit-elle pas, comme les autres citoyens, des mêmes avantages intellectuels et moraux ? Pourquoi le nègre est-il presque toujours pauvre, ignorant, grossier, brutal et libertin ? La haine invétérée du blanc ne saurait, quoiqu'on en dise, en être la cause immédiate et principale. C'est ce qui semble démontré par la condition sociale des nègres dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre. Ils sont généralement supérieurs à ceux des Etats du Sud. Néanmoins cette supériorité est plus apparente que réelle.

Où est, en effet, l'Américain du Nord, qui conduira un visiteur dans les quartiers nègres des grandes villes de la Nouvelle-Angleterre pour lui donner une idée de la civilisation et du progrès de son pays, tant dans l'ordre matériel que dans l'ordre intellectuel et moral ?

Dans le Nord comme dans le Sud le noir est un être inférieur. Il suffit de lier conversation avec ceux qui pas-

sent pour très intelligents, tels que les garçons d'hôtels et les laquais de Pullman pour être convaincu de la courte portée de leur intelligence. Leur réputation surfaite vient de ceux qui jugent l'esprit par l'habileté mécanique à accomplir certains travaux purement matériels. Pour tout ce qui concerne la vie inférieure, le nègre est en général plus précoce et plus développé que le blanc. Un négroïde a plus d'instinct, plus de mémoire, plus d'endurance qu'un enfant blanc. Mais presque toujours sa supériorité ne dépasse pas ces limites étroites.

Cependant ces considérations n'expliquent pas pourquoi les nègres du Nord semblent meilleurs que ceux du Sud.

A raison de leur nombre restreint, il n'est pas difficile d'exercer sur eux un grand contrôle et une surveillance sévère. Leur instinct de conservation les met en garde contre la rigueur impitoyable dont ils seraient infailliblement les victimes, s'ils se permettaient une injustice ou un crime. La crainte des châtimens joue un aussi grand rôle dans leur conduite que l'amour de la vertu. De plus, la population noire étant moins nombreuse, les criminels sont plus rares et la race est moins méprisée. Dans le Nord, n'étant plus poursuivi par une haine héréditaire et un suprême dédain, le noir peut plus facilement trouver les moyens de s'assurer une honnête subsistance. Il est perdu dans la foule, personne ne fait attention à sa couleur, il peut fréquenter les écoles et les églises des blancs, sans être trop molesté. Il subit malgré lui l'influence du milieu, et s'améliore jusqu'à un certain degré, mais il n'en reste pas moins dans un état d'infériorité réelle. Et, en effet, y a-t-il jamais eu aux Etats-Unis des hommes marquants parmi les nègres ? De quel nom célèbre l'histoire a-t-elle conservé le souvenir ?

La supériorité relative des noirs du Nord sur ceux du Sud prouve que le nègre est susceptible d'amélioration, et qu'il peut, tout comme le blanc, être honnête et vertueux.

Celui qui a vécu dans le Sud des Etats-Unis a pu remarquer que les nègres sont de grands enfants. Or, de même que les droits de l'enfant ne sont lésés en rien, et que sa dignité d'homme libre n'est nullement compromise parce que ses parents le traitent autrement dans sa jeunesse que dans sa maturité, de même aussi un gouvernement peut et

doit, sans blesser aucun droit ni violer aucun privilège, modifier ses lois suivant la classe et la condition de ses sujets.

Pour appliquer une loi, ou accorder une faveur avec justice, il faut que tous ceux à qui elle s'adresse soient à peu près dans les mêmes conditions intellectuelles et morales. Dans la distribution de ses biens et de ses faveurs, un bon père de famille tient compte de l'âge et de la conduite de ses enfants. A-t-il un fils intelligent, instruit, bon et laborieux, il ne craindra pas de lui confier l'administration de ses affaires, tandis qu'il en écartera tel autre en qui il aura remarqué, avec un esprit sans pénétration, une tendance prononcée à la prodigalité et à l'inconduite. Qui donc osera accuser ce père d'injustice et de cruauté envers le second de ses enfants ?

Or le nègre ne manifeste que peu d'intelligence, et de plus il est très porté au vice, et comme la race a les qualités et les défauts des individus qui la composent, il s'en suit qu'un peuple d'êtres, bornés et vicieux, ne peut donner une nation intelligente et morale. Dès lors un gouvernement, comme un père de famille, pour être juste et bon, devra tenir compte de ces conditions particulières. Qu'un père confie l'administration de ses biens à un fils indigne et incapable, il commettra une injustice envers toute sa famille, et il verra bientôt la ruine de sa fortune et de sa maison.

Après la guerre de sécession, dans maints endroits des Etats-Unis, les nègres, se trouvant en majorité, grâce à leur vote se sont emparés du gouvernement, et ont inauguré le règne de la terreur et de la dilapidation. Le déni constant de justice envers leurs anciens maîtres a donné naissance à la fameuse loi de Lynch. Non seulement ils ont prouvé qu'ils sont incapables de gouverner les autres, mais ils ont encore démontré qu'ils doivent être gouvernés autrement que les autres.

La République Américaine est un pays de liberté pour tous, pour les noirs comme pour les blancs. Mais il ne suffit pas de proclamer cette liberté, il faut encore prendre les moyens de la sauvegarder. Le châtement du crime est un de ces moyens.

Punir le crime n'est pas l'unique devoir d'un gouvernement, il doit encore s'efforcer de le prévenir et de le

supprimer. Ce n'est qu'en moralisant le nègre, par un solide enseignement religieux, qu'il arrivera à ce but. Mais comme l'État ne peut pas par lui-même appliquer le remède à un mal qui a sa source au fond de la conscience, son devoir comme son intérêt l'oblige à ne pas entraver et même à favoriser le zèle de ceux qui ont reçu la mission d'aller enseigner toutes les nations de la terre.

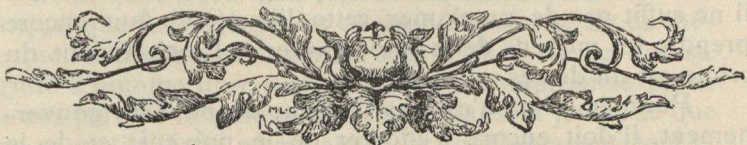
Nous ne voulons pas prolonger ces courtes remarques en démontrant les bienfaits que la *vraie* religion procure aux noirs tout aussi bien qu'aux blancs. Nous nous contenterons de rappeler que tout bon chrétien est aussi bon citoyen. De nombreux faits nous prouvent jusqu'à l'évidence que le christianisme, et le christianisme seul peut faire du nègre non seulement un homme honorable, mais encore un saint.

Il existe en Louisiane de ferventes communautés de sœurs négresses, dont la vie pure et innocente ne saurait manquer d'attirer, sur leur race malheureuse, les regards de compassion de Celui qui est mort pour *tous* les hommes. Puissent-elles obtenir par l'intercession de de la Vierge immaculée, la disparition du vice audacieux qui est presque toujours la cause de ces exécutions sommaires, si déplorables aux yeux de la religion et de l'humanité !

Supprimez les crimes, disent les Sudistes, et nous abolirons la loi de Lynch. Que tous ceux qui ont le devoir de maintenir et d'accroître l'honneur du peuple américain prennent les mesures que leur dicteront la sagesse, la justice et la prudence.

Ne donnez pas aux nègres une liberté qui se traduit chez eux par la licence ; ne leur prêchez pas une égalité qu'ils prennent pour l'abolissement de tout ordre social et de toute hiérarchie, mais enseignez-leur, avec le respect de l'autorité, la connaissance et l'amour de Dieu, de ce Dieu qui chérit les humbles et résiste aux superbes.

FR. T. M. GILL,
des Fr. Prêch.



Le Panorama de Jérusalem

Le premier coup d'œil que l'on jette sur Jérusalem produit dès l'abord une impression d'incohérence et de fouillis, et cette sensation se trouve accrue et accentuée par le contraste imprévu de cette agglomération considérable avec ce pays désert et dénudé.

C'est une cité de près de cent mille âmes qui apparaît là, surgissant d'une solitude pierreuse, où sont clairsemées quelques cultures, et où l'on chemine des heures entières sans rencontrer autre chose que quelques bourgades misérables et quelques fellahs égarés.

Un amas de dômes inégaux, de clochers, de minarets informes, de toitures plates, irrégulières, de groupes d'habitations à l'européenne se présente à nos yeux, sans que l'esprit réussisse dès l'abord à se reconnaître et à s'orienter.

Ce n'est qu'à seconde vue que l'on arrive à se rendre compte et à débrouiller ce chaos. Pour cela, il importe de choisir parmi les hauteurs avoisinantes ou les constructions élevées qui dominent la ville, quelque position en éminence, d'où l'on puisse embrasser d'un coup d'œil tout l'ensemble et se fixer quelque point de repère, qui permette de classer tout ce désordre.

Il existe, au centre de Jérusalem, une petite chapelle, minuscule et gracieuse, la chapelle de l'"*Ecce homo.*" Un couvent, le couvent des dames de Sion, lui est annexé : c'est là que nous allons nous rendre.

Elle est moderne, cette petite chapelle ; même, elle est toute récente ; elle n'a pas pour elle les grandioses souvenirs qui se rattachent à la basilique du Saint Sépulcre, et le seuil n'a pas eu le temps d'y être usé par le passage et le frottement des générations humaines ; timide et discrète, elle s'abrite, ou plutôt, elle se cache, dans une rue étroite, parmi un de ces pâtés informes de constructions irrégulières et hétéroclites, dont l'entassement constitue une ville orientale.

Mai, pour discrète et humble qu'elle soit, elle n'en est pas moins un petit bijou d'architecture, plein d'élégance et de mesure, un vrai îlot de propreté de bon goût, perdu au milieu de la saleté et de la laideur de ce quartier oriental.

Là, l'âme est gagnée par une émotion religieuse et suave, que beaucoup n'éprouvent pas, même au Saint Sépulcre ; là, pas de soldats turs pour maintenir l'ordre entre chrétiens dans le lieu saint, pas de prêtres schismatiques au port assuré et à l'allure dominatrice, pas de pèlerins crasseux, à la piété touchante et grossière, pour distraire l'attention et décourager le recueillement.

Dans le fond de la nef, un arc de pierre soigneusement conservé, avec la physionomie ravagée et fruste que lui ont donnée les siècles, dresse sa courbe antique et rugueuse : il se continue à un autre de plus grandes dimensions, qui se prolonge en cintre à travers la muraille et audessus de la rue : c'est là, *disent quelques-uns*, que le Christ fut amené aux Juifs, par Pilate, et que retentit l'épouvantable blasphème dont l'écho nous fait encore frissonner après tant de siècles : "Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !" ... Blasphème qui fut une prophétie !"...

Sous cet arc, une blanche statue de l'"Ecce homo" proclame et commémore la tradition qui s'attache à ce lieu.

Saluons le Christ béni, dans ce délicat et gracieux sanctuaire, répétons mentalement, mais en la corrigeant pour en faire une humble supplication, la clameur insensée de la populace juive : "Que son sang, son sang divin et vivificateur, retombe sur nous et les nôtres, mais comme une rosée de bénédiction et de salut !..."

Montons maintenant sur la terrasse du couvent et jetons les yeux autour de nous : Nous sommes au milieu de la ville ; tandis que nos regards se promènent et errent incertains tout aux alentours, nous discernons, tout d'abord, au sein de cette accumulation, un noyau central encerclé d'une enceinte de murailles crenelées qui lui donnent une apparence moyen-âge et une fausse allure de ville fortifiée, sans toutefois rien lui ôter du caractère essentiellement oriental.

C'est la ville ancienne, la Jérusalem proprement dite, celle "qui tuait les prophètes" et qui fut finalement témoin et théâtre du drame de la Passion. Elle n'a aujourd'hui ni présent, ni avenir, au sens humain du mot, mais nulle ville au monde n'est aussi grande par les souvenirs, nulle ne mérite au même degré la vénération universelle des hommes, nulle ne porte plus justement ce nom, qui est celui

dont la désignent encore aujourd'hui les Arabes, le Sanctuaire : El Kuds. En dehors des murs, s'éparpillent, sur un rayon assez étendu, dans toutes les directions, mais principalement vers l'Ouest, un grand nombre de bâtisses modernes, différentes toutes de provenance, d'architecture et de but.

Ce sont des colonies étrangères, des couvents, hôpitaux, consulats, juiveries et églises, qui se déploient sur les hauteurs, les pentes, les fonds de vallées avoisinantes, comme dominés par l'attraction du noyau central autour duquel ils rayonnent, et dont ils forment les faubourgs extérieurs.

Essayons à présent de nous orienter. De la terrasse du couvent, en nous tournant vers le Sud, nos regards peuvent parcourir, en bas, à gauche, l'immense esplanade du Haram-esch-Schérif, celle de l'ancien temple de Salomon, dont la superficie occupe à elle seule plus d'un sixième, peut-être, de celle de la ville totale.

C'est là, pour les Musulmans, un des endroits du monde le plus sacrés, avec la Caaba de la Mecque : du milieu de cet emplacement, que borde, du côté droit, le mur oriental de la ville, s'élèvent deux dômes irréguliers, le "dôme du rocher Koubbet-es-Sakhra," et celui de la mosquée d'"El-Akra."

Devant nous, à quelques pas, un grand clocher carré, flanqué d'une petite coupole, attire irrésistiblement notre attention : très neuf, très propre dans sa blancheur calcaire, il se détache parmi les nuances ternes et défraîchies des autres monuments religieux, et, dans sa roideur germanique, il se dresse au milieu d'eux en dominateur. — C'est l'église protestante dédiée récemment par l'empereur Guillaume II, c'est le dernier venu des bâtiments de Jérusalem, et cependant le plus en vue et le plus saillant de tous à l'heure présente.

Sur la droite, les deux coupoles qui couronnent la basilique du Saint Sépulcre : celle-ci est élevée, au témoignage d'une tradition, d'accord en cela avec les vraisemblances topographiques, au dessus du tertre même qui fut arrosé du Sang de Jésus-Christ, et recouvre, comme une châsse de dimensions colossales, à la fois le rocher du Calvaire et l'édicule qui renferme le Saint Sépulcre.

Le Saint Sépulcre est donc, à présent, au cœur de la

ville. Jérusalem, en effet, a subi, au cours des âges, ce mouvement de translation et de conversion vers le Nord-Ouest, qui semble être le fait universel de toutes les cités humaines, tant dans l'ancien que dans le Nouveau Monde.

Primitivement en dehors des murailles, le Calvaire est actuellement englobé dans leur enceinte : La ville antique, la Sion de David, en partie disparue, se trouverait, à l'heure présente, pour une bonne part, hors des murs, au sud de la ville.

A droite du Saint Sépulcre, la citadelle musulmane, improprement appelée tour de Sion, ou tour de David, dresse sa masse carrée et sans architecture.

Au Sud, deux dômes inégaux et sans grâce, au Nord, les constructions massives et le clocher du Couvent de Saint Sauveur des Pères Franciscains, bornent et achèvent le panorama. Et de chaque côté, séparées en deux versants parallèles, du Nord-Est au Sud-Ouest, par la dépression médiane qui répond à l'ancienne vallée du Tyropéon, s'élèvent en étages les maisons et les habitations diverses qui reliait et encadrent ces divers monuments.

Un peu de lumière orientale jetée sur cet ensemble, à l'heure où le soleil s'étant enfoncé sous l'horizon, le crépuscule va naître, donne à ce spectacle une physionomie caractéristique, et à défaut de grâce et d'élégance, une apparence de variété et de coloris.

Si, maintenant, revenant sur nos pas, nous sortons de l'enceinte des murs par la porte du Sud, la porte " du prophète David," notre regard peut glisser le long de la croupe qui s'affaisse jusqu'au fond du Cédron ; cette porte est l'emplacement de l'ancien Ophel, où les cultures des fellahs remplacent aujourd'hui les demeures des contemporains de David.

Sur le versant opposé du ravin du Cédron, en promenant la vue du Sud au Nord, nous découvrons successivement le village de Siloé, amas de huttes enfumées et putrides, adossées parallèlement à la paroi du rocher, les pierres tombales des sépultures juives, multipliées en rangées innombrables le long de la pente qui fait face au mur de la ville, les divers monuments funéraires taillés dans le roc et connus sous les noms trompeurs de tombeaux de Saint Jacques, d'Absalon, etc.

En remontant toujours vers le Nord, le jardin des oli-

vièrs, la grotte de l'agonie, le sanctuaire du tombeau de la Vierge Marie, se présentent ensuite à nos yeux ; et tout en haut, au sommet du mont des Oliviers, une église russe dresse comme une tour son immense clocher. De là haut, on découvre la vallée du Jourdain, les eaux d'azur de la mer morte, si riante dans le lointain, si désolée sur ses rives, encaissée entre les croupes dénudées et tourmentées des monts de Juda et la grande muraille d'un brun rougêâtre des hauts plateaux de Moab.

Revenons à présent sur nos pas, au Sud de la ville, contournons le rempart vers l'Ouest : Nous saluerons en passant, à deux pas de la porte de David, l'emplacement où s'éleva l'église du Cénacle : lieu béni qui fut témoin de la descente du Saint Esprit et probablement aussi de l'institution de la Sainte Eucharistie, et dont les restes sont à présent aux mains de quelques musulmans fanatiques : ils croient posséder en ce lieu le tombeau du roi David.

Si maintenant nous longeons le mur ouest de la ville, dans la direction du Sud au Nord, nous apercevons, sur la gauche, la grande route de Jérusalem à Bethléem, qui se déroule, poussiéreuse, vers le Midi : à l'horizon, le couvent de Saint Elie, à moitié chemin de Bethléem, se dresse sur une hauteur, pareil, de loin, à quelque château féodal, placé là pour dominer et surveiller la route. Plus près, la gare de Jérusalem et la colonie allemande des templiers, aux maisons propres, aux jardins verdoyants.

Tout à côté de nous, dans un pli de terrain, une sorte de réservoir, vaste et profond, mais presque constamment à sec, se creuse à gauche de la route de Bethléem : c'est le Birket-es-Sultan, la piscine dite du Sultan. De l'autre côté de la piscine, s'élèvent les maisons étagées de la colonie juive de Montefiore, surmontées d'un moulin à vent quelque peu honoraire.

En remontant toujours, nous arrivons à la porte et la route de Jaffa, la grande artère affairée et grouillante où, à certaines heures du jour, le désordre traditionnel fleurit en encombrement.

Quelques minutes de marche vers le Nord-Ouest, nous conduisent à deux pas de la basilique et du refuge élevés pour servir d'abri aux pèlerins russes, que la dévotion, ou tout autre motif, attirent chaque année en grand nombre

aux lieux saints : c'est là le quartier des consulats, presque tous groupés dans cette région.

Devant nous, se dresse l'hôpital français ; nous descendons parallèlement à sa façade entre deux rangées de bâtiments modernes, couverts et habitations, qui ont une vague apparence de rue européenne ; la route que nous suivons maintenant, parallèle au mur septentrional de la ville, nous amène, en quelques minutes, à la porte de Damas, la porte du Nord ; au loin, une antique juiverie, aux maisons uniformément groupées, apparaît comme un village d'importation exotique et occidentale. Devant la porte de Damas, à quelques pas de distance, une construction toute récente, une église d'un style à la fois inusité et ancien, dresse ses parois blanches et neuves que domine un clocher à jour crénelé et de forme carrée ; elle attire dès l'abord les regards par ses proportions et son caractère majestueux. C'est la *basilique*, qu'accompagne le *Couvent de Saint Etienne*, occupés à l'heure présente par les Pères Dominicains.

Pourquoi donc cette église et ce couvent en ce lieu ?...

Jérusalem, mars 1899.

FR. L. VAN BECELAERE,

des fr. prêch.

Fêtes d'ordination

21, 22, 23 mai.

En notre couvent de St-Hyacinthe, les fêtes de la Pentecôte se sont terminées par celles de l'Ordination de plusieurs de nos frères.

Le lundi, 22 mai, Sa Grandeur Mgr Decelles, évêque de Druzipara, consacrait cinq prêtres : ce sont les Rvds. P. P. L. Boisvert, B. Hébert, H. Thériault, R. Miville et A. Dion ; il y avait aussi un diacre, le R.F. P. Desjardins ; et les frères A. Bibaud, M. Lamarche, G. Paquin, H. Thibault, recevaient la tonsure et les quatre ordres moindres.

Nous avons assisté à ce spectacle : il renferme une grandeur et une majesté divines.... Vraiment, " bienheu-

reux sont-ils, Seigneur, ceux qui habitent votre maison, ils vous louent à jamais pour vos ineffables miséricordes."

Nous voudrions donner à nos lecteurs une idée de cette fête toute religieuse et aussi fête de famille. Nous aurions aimé mettre en leur âme ces impressions du ciel, dont encore nous sommes saisis. Mais non ! ces choses de Dieu, on peut les voir, les comprendre, les sentir peut-être ; on ne les écrira jamais.

Songez-y donc ! Un homme comme vous, comme nous tous, faible et pauvre, pécheur aussi, le voir s'approcher de Dieu et lui oser dire dans la confiance de l'amour : " Seigneur, vous m'êtes un héritage, et le seul ; c'est vous qui me le rendrez un jour"... Et puis, déjà lévite, le voir monter l'un après l'autre les degrés du Sanctuaire ; dans une part toujours plus grande, recevoir le céleste pouvoir ; jusqu'à l'heure sacrée, où, sur l'ordre d'En Haut, alors qu'il s'incline sous la main de l'Evêque et des prêtres, il reçoit en son âme l'Esprit Saint : deviner le merveilleux mystère s'accomplissant à l'ombre de Dieu, et enfin, cet homme, le voir se relever prêtre pour les siècles éternels

Quel spectacle ! Quelle scène ! Jamais le monde n'en verra de plus grands !

Si cela est illusion, si vraiment et personnellement, l'Esprit infini, le Dieu Amour, le Dieu Puissance et Force n'est pas descendu dans le cœur du prêtre, si maintenant rien de surhumain ne le possède ni le transforme, pourquoi alors ces émotions poignantes, cette étreinte de nos âmes, quand sur nous il abaisse ses mains bénissantes ?... Pourquoi aussi ce cri vibrant de notre Foi, échappé de nos lèvres : "*Tu es sacerdos in æternum*" ?

L'ordination se termine, les nouveaux prêtres montent au Noviciat. Alors, c'est le baiser des mains consacrées. Tour à tour, chacun pose ses lèvres là où l'huile sainte a coulé, là où Dieu reposera, voilé par l'Hostie.

Le petit oratoire déborde, il y a foule ; et la procession commence, alors que l'on chante le cantique de joie et de charité, le chant monastique, le chant fraternel : " Regardez donc comme c'est chose douce et bonne à des frères d'habiter ensemble." Et ainsi se sont terminées les fêtes, dans ce mot de fraternelle joie, dans ce baiser pieux !

Vous le savez, n'est-ce pas, là où a poussé la tige, il faut que la fleur s'épanouisse ; et de toute œuvre belle, il

faut glorifier ce qui en fut le berceau. Or, le prêtre dominicain, le frère prêcheur, ce religieux et ce moine, n'est-il pas l'œuvre de nos Noviciats ? Ce qu'il a, ce qu'il est, ce qu'il doit être, le secret en est dans ce qu'il a été en ces années bénies de retraite sainte. Le Père Lacordaire avait dit : " Qui veut régner sur les âmes, qu'il quitte son père et sa mère, qu'il aille dans la sévérité de la solitude adoucir son cœur toujours trop fier, sa parole trop âpre pour la vérité, ses mains trop rudes pour toucher le malheur; qu'il couvre son corps de la pénitence contre les illusions du monde ; qu'il sache prier, pleurer, se haïr à force d'amour, être pauvre, inconnu, révoqué, plus fort que le diamant contre la puissance orgueilleuse et corruptrice, et plus tendre qu'une mère contre quiconque souffre et demande." Eux aussi, ils ont eu cette ambition de régner sur les âmes, et alors, cette retraite austère, ils l'ont choisie, ils l'ont aimée, ils l'ont embellie de leurs vertus, et ornée de leurs mérites ; mais aussi, là ils ont appris la miséricorde toujours aimable, les bontés compatissantes, le secret d'être fort contre soi-même et faible contre Dieu, le secret aussi d'aimer tout le monde, en oubliant son propre cœur; ils ont pu devenir les victimes volontaires de cette grande et éternelle immolation, qu'est le Sacerdoce.

Prêtres de Dieu, nos frères et nos pères, puissiez-vous maintenant, sur ces âmes si tendrement aimées, si longtemps désirées, répandre ces grâces et ces joies reçues aujourd'hui sans mesure !

FR. D. A. BRISSET.



CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE JUIN

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

- 1 Fête-Dieu, Tout double, avec octave solemnissime.
Indulg. plen. du Rosaire.
Les 2, 3, 4, 5, 6, 7, jours dans l'octave.
Le 4, Dimanche, Indulg. plen. du S. Non de Jésus.
 - 8 Octave de la Fête-Dieu. Solennel.
 - 9 Sacré Cœur de Jésus, Tout Double.
 - 10 B. Jean Dominique, Conf. O. N. Double.
 - 11 1er Dimanche après l'Octave de la Trinité. S. Barnabé, Apôtre. Tout Double.
 - 12 B. Etienne Bandelli, Conf. O. N. Double.
 - 13 S. Antoine de Padoue, Conf. Double.
 - 14 S. Basile, Evêque, Conf. Double.
 - 15 S. Grégoire, Pape, Conf. et Docteur de l'Eglise. T. D.
 - 16 S. Patrice, Evêque, Conf. Double.
 - 17 S. Gabriel, Tout Double.
 - 18 2me Dimanche après l'Octave de la Trinité. Bse. Ozanna, Vierge O. N. Double.
 - 19 SS. Gervais et Protais, Martyrs, Simple.
 - 20 S. François de Paul, Conf. Double.
 - 21 Impression des stigmates de Ste Catherine de Sienne, Vierge O. N.
 - 22 B. Innocent V, Pape, Conf. O. N. Tout Double.
 - 23 SS. Les dix mille martyrs. Double.
 - 24 Nativité de S. Jean-Baptiste, T. D. avec octave simple.
 - 25 3me Dimanche après l'octave de la Trinité.
 - 26 SS. Jean et Paul, Martyrs. Simple.
 - 27 S. Ambroise, Ev., Conf. et Docteur de l'Eglise. T. D.
 - 28 B. Antoine Paronio, Martyr de N. O. Double.
 - 29 SS. Pierre et Paul, Ap., T. D. avec octave solennelle.
 - 30 Commémoraison de S. Paul, Apôtre, Double.
-

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

M. Joseph Coderre, St Ours ; M. Hospice Côté, Amesbury ; M. Isaac Lapointe, Ile d'Orléans ; Mme veuve Luce Dupont, St Pie ; Mlle Virginie Lizotte, Montréal.

MOIS DE JUIN.

PRÉDICATIONS DIVERSES.

STE ROSE DE WATFORD—du 18 au 25	R. P. BACON
ST-PROSPER—du 25 au 2 juillet	R. P. BACON
CHELSEA—Mission, du 4 au 11	R. P. KNAPP
MONTREAL—Notre-Dame, fête du Sacré-Cœur, le 9.....	R. P. BEAUDET
IBERVILLE—du 4 au 8	R. P. BACON
MONTRÉAL—Réunion du T. O. le	R. P. RONDOT
ST-HYACINTHE—Réunion du T. O. le 6	R. P. ROULEAU
LOUISEVILLE—Triduum, du 11 au 13	T.R.P. BÉCHET

Bibliographie

JEAN CABOT

—Par—

L'abbé J. D. Beaudoin,

(Lévis P. G. Roy, Editeur). Prix : \$0.15.

Très sérieux travail, qui avait d'abord été donné sous forme de conférence, à l'Université Laval, de Québec. Profondément versé dans les sciences historiques, l'auteur traite de main de maître une question à laquelle nous ne saurions, nous, canadiens, être indifférents.

Style sobre et précis—celui qui convient.

FETES ET CORVÉES

—Par—

L. P. Lemay

Lévis P. G. Roy, éditeur, 1898. Prix, \$0.15.

M. Lemay nous intéresse fort par le récit de quelques-unes de nos vieilles coutumes. Sa prose est facile et élégante, comme ses vers.

JOS. LEDUC,

FERBLANTIER, PLOMBIER

—ET—

Couvreur en Ardoise et en Métal.

Corniches, une spécialité.

136 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

J. E. LANOIX,

Chapelier et Manchonnier,

(SUCC. DE N. MARTEL)

179 rue Cascades, St-Hyacinthe

Assortiment complet de

LINGERIE

Pour Hommes et Jeunes Gens.

JOS. DUPONT,

Fabricant de Vins,

231 —RUE CASCADES,— 231

ST-HYACINTHE, Que.

Spécialités : Vins de Messe et de Table.

Approbation de nos Seigneurs
les Evêques.


L. A. BRETON,

—MARCHAND DE—

THÉ ET CAFÉ

AUSSI :

Vaisselle, Verreries, Ustensiles
de Cuisine.

 Prix spéciaux aux membres du
Clergé et aux Communautés.

Rue Cascades, - ST-HYACINTHE.

S. CARREAU,
NOTAIRE

AGENT D'ASSURANCE

Sur la vie : "Manufacturers'".

Sur le feu : "Liverpool & London
and Globe," "London &
Lancashire," "Ætna of
Hartford."

Bureau : 7 rue du Palais, St-Hyacinthe

L. P. MORIN

MANUFACTURIER DE

Portes, Chassis, Jalousies, Moulures, etc., Découpage, Tournage,
Embouvetage, Bois de Sciage et de Charpente, Bardeaux,
Lattes, Clapboards, etc. Séchoir à Vapeur
attaché à l'établissement.

Rue St-Antoine,  **ST-HYACINTHE.**

EAU DE MELISSE DES CARMES

BOYER

Seul Successeur des Carmes

PARIS - 14 Rue de l'Abbaye - PARIS

SOUVERAINE CONTRE LES MAUX D'ESTOMAC,
D'un Prompt secours contre l'Apoplexie, Evanouissement,
Malaises, etc.

Se méfier des Contrefaçons.

En vente dans toutes les Pharmacies.

TISSUS SPECIAUX

— POUR —

Communautés Religieuses

MÉRINOS, SAYS,

DRAP DE SÉDAN,

VOILES, TOILES, Etc.

Importation directe des Premières Manufactures Françaises.

Envoi d'Echantillons sur demande.

ROYER & ROUGIER FRERES,

MAISON PRINCIPALE :
No 9 Place des Voges,
PARIS.

SUCCURSALE :
No 55 Rue St Sulpice,
MONTREAL.

**Eastern
Townships
Bank**

Capital : \$1,500,000. Réserve \$835,000

Bureau Chef: Sherbrooke

R. W. Heneker, Prés. Wm Farwell, Gér.-gén.
S. F. Morey, Inspecteur.

BRANCHES:—Waterloo, Que, W. I. Briggs, gérant
Stanstead, Que, Sidney Stevens, gérant. Cowansville, Que, J. Mackinnon, gérant. Coaticook, Que, B. Austin, gérant. Richmond, Que, W. L. Ball, gér. Granby, Que, W. H. Robinson, gérant. Bedford, Que, E. W. Morgan, gérant. Huntingdon, Que, E. N. Robinson, gérant. Magog, Que, E. P. Olivier, gér.

ST-HYACINTHE, Que., J. Laframboise, Gérant.

PHARMACIE ST-HYACINTHE

173 Rue Cascades,



En Face du Marche

ST-HYACINTHE.

Remèdes et Médicaments de toutes sortes, Français, Anglais et Américains. Articles de toilette, Parfums, Eau Anti-Ephélique, Crème de Beauté. Prescriptions et préparations de tous genres, une spécialité.

J. N. E. BRODEUR, Prop.



A. BLONDIN & CIE,

PLOMBIERS SANITAIRES,

ST-HYACINTHE, P. Q.

Fournaises à l'Eau Chaude et à la Vapeur.

Gaz, Bains, Water-Closets, etc., etc,

SPÉCIALITÉS :



Églises, Presbytères et
Communautés Religieuses.

S. Bourgeois & Cie.,

Place du Marché, St-Hyacinthe.

ÉPICERIES, PROVISIONS, FERRONNERIES, QUINCAILLERIES, VINS, LIQUEURS, PEINTURES, HUILES, POÊLES, CHAUX, PLATRE, ETC.

RAYMOND & FRERE, MAGASIN * GENERAL

EN GROS ET EN DÉTAIL

— **St-Hyacinthe.**

Ferromeries de Tablettes, Fer en Barre, Acier à Ressorts et à Lisses, Essieux, Ressorts, Charbon, Bois pour voitures, Plâtre, Ciment, Fil de Fer à clôture, Vitres, Huiles, Vernis, etc., etc. Poêles à Fourneau et à Cuisine.

Epiceries, Vins et Liqueurs, stock complet.

SPECIALITÉS CHEZ.....

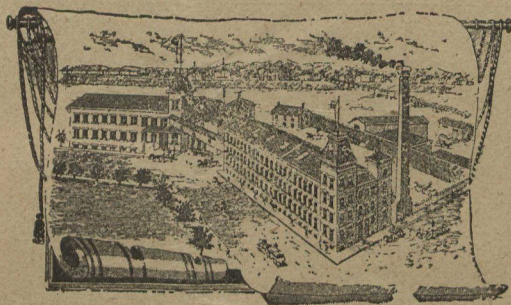
Z. PAQUET,

167-169-171 RUE ST-JOSEPH, ST-ROCH,
QUEBEC.

SAY noir, gros et fin.
SAY blanc crème.
ETOFFES pour voiles.
SOIERIES de toutes couleurs.

MERINOS blanc, crème et noir.
SERGE blanche, crème et noir.
BUNTING blanc, crème et noir.
CACHEMIRE blanc, crème et noir.

Prix spéciaux et assortiment général pour communautés.



J. A. & M. COTÉ

Successieurs de

Louis Côté & Frère,

MANUFACTURIERS

DE

Chaussures

EN GROS.

St-Hyacinthe, Que.

JOSEPH BRODEUR,

MARCHAND DE

Farines, Provisions, Marchandises Françaises, Américaines et
....ANGLAISES....

Agent : Farine Forte à Boulanger, provenant du Manitoba (Grenier de l'Univers).

“ pour la Farine à Pâtisseries Todd Milling Co., Galt, Ont., Lac des Chênes Milling Co., Hull.

228, 234, 242, 244, RUE CASCADES,

ST-HYACINTHE.



ALBERT GAUTHIER,

Ornements d'Eglises, Bronzes et Chasubleries.

Statues de toutes descriptions, Chemins de Croix en bas-relief, en peinture à l'huile, en Chromos et Lithographies. Magnifique choix de Lampes de sanctuaire, Lustres, Chandeliers d'autel et Candélabres, etc,

1677 Rue Notre-Dame **MONTREAL.**

La Cie d'Approvisionnements Alimentaires

De Montreal, (LIMITÉE)

Importe directement des pays de production et tient toujours en stock un grand assortiment de VINS DE MESSE, HUILES D'OLIVES pour sanctuaires, CIERGES et CHANDELLES en cire, SOUCHES en cire décorée, VEILLEUSES, etc., etc.

FOURNITURES spéciales pour le Clergé et les Communautés Religieuses à des prix de gros d'importation.

Bureau et entrepôts de Douane :

242, 244, 246, RUE ST-PAUL, MONTRÉAL.

Envoi de la liste des prix sur demande.

Maison fondée en 1879.

Casavant Freres,

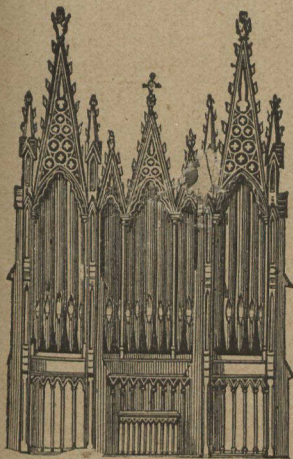
Facteurs d'Orgues

ST-HYACINTHE, P. Q.

*Orgues a Transmission,
Electrique Pneumatique ou
Tubulaire, Soufflerie Elec-
trique et Hydraulique.*

RÉFÉRENCES : Orgues de N.-D. de Montréal, (le plus grand du Canada), de la Cathédrale de Montréal, de la Cathédrale d'Ottawa, de la Cathédrale de St-Hyacinthe, de N.-D. de St-Hyacinthe, de Saint-Joseph d'Ottawa, du Sacré-Cœur d'Ottawa, de St-Anthoney's, Montreal, etc.

Orgues d'occasion à vendre à bonne composition.



GRANGER FRERES,

LIBRAIRES-PAPETIERS

Fournitures de Bureaux, Fabrique de Livres Blancs, Impressions, Reliure

1699 RUE NOTRE-DAME, 1699

Téléphone Bell 1183.
" des Marchands 742.

MONTREAL, Que.

U. BEAUNOYER,

Peintre-Décorateur et Tapissier

MARCHAND DE

Peintures, Huiles, Vitres, Pinceaux, Matériaux d'Artistes, etc., etc., etc.,
en gros et en détail. Un assortiment de 10,000 pièces de Ta-
pisseries, dans les patrons les plus nouveaux, vient d'être
ajouté à ce commerce.

LES PRIX DÉFIENT TOUTE COMPÉTITION.

TEL. BELL 237.
B P. 179.

95 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

PAQUET & GODBOUT,

ENTREPRENEURS
D'ÉGLISES,

Et manufacturiers de Portes, Chassis, Jalousies, Moulures de toutes sortes.
Découpage, Tournage, Plainage et Embouvetage.

SPECIALITE : Ameublements d'Églises et de Maisons d'Éducation.

No. 17 à 31 Rue William, ST-HYACINTHE, P. Q.

HOMERE FAUTEUX, D. D. S.

CHIRURGIEN-DENDISTE,

195 RUE GIROUARD,
(En face de la Cathédrale)

ST-HYACINTHE, Que.

TÉLÉPHONE 40